

## Roland Chemama : Perversions

EPHEP, le 16 mars/2015

C'est nécessairement un corps de théories essentiel que j'essaie de mettre en place. Néanmoins, j'essayerai d'introduire des considérations qui me viennent depuis peu et qui renouvellent cette question. La question dont je pars, est celle-ci :

### **De quelle façon une approche psychanalytique peut-elle remettre en question nos a priori sur la perversion ?**

Les perversions sont un domaine sur lequel nous avons beaucoup d'a priori. C'est sans doute difficile d'être sans préjugé alors que ce serait nécessaire aujourd'hui, si nous ne voulons pas que notre approche de psychanalystes, de psychothérapeutes, de psychologues, que sais-je, ne fasse que suivre le discours courant.

Aujourd'hui, où la volonté est légitime de protéger chacun et en particulier les enfants, cela nous conduit à dénoncer les pervers plutôt qu'à tenter de comprendre leur structure. Je fais allusion à la pédophilie, c'est sans doute à elle qu'on pense le plus aujourd'hui quand on parle de perversion. Alors, en ce qui concerne la pédophilie, il y a des choses à dire d'emblée : le fait qu'il y a des pédophiles qui tuent leur victime conduit trop souvent à associer un pédophile à un assassin en puissance. Ce qui veut dire que nous oublions au passage que nombre de criminels qui accompagnent leur crime de violences sexuelles, ne sont pas en réalité, au sens de la structure, au sens où je vais vous en parler ce soir, des pervers mais des psychotiques.

Alors qu'un pédophile, un de ces nombreux pédophiles qui ne sont pas des assassins, c'est souvent plus simplement, un homme effrayé par la sexualité adulte et qui trouve dans certaines pratiques sexuelles, qu'on pourrait effectivement dire perverses, le seul moyen de se satisfaire dont il dispose.

Enfin, allons lentement, partons de Freud qui a introduit dans la culture un certain bouleversement en reconnaissant plusieurs choses : l'inconscient évidemment, mais aussi le rôle déterminant de la sexualité dans l'existence humaine, ce qui devait le conduire à parler très vite des perversions.

Partir de Freud ou même remonter un peu au-delà parce qu'au fond, avant de parler de Freud, il faut peut-être que je vous rappelle que sa pensée se développe dans un milieu où l'étude des perversions avait déjà commencé. Le psychiatre autrichien Krafft-Ebing a publié, avant les principales œuvres de Freud, en 1886 une œuvre importante qui s'appelle : *Psychopathia sexualis*, œuvre monumentale dont je ne vous donnerai qu'un très petit aperçu. Une œuvre qui s'appuie sur des concepts médicaux dominants à cette époque comme celui de dégénérescence, ce qui fait que, évidemment, c'est une œuvre qui a aussi beaucoup vieilli. Mais elle a l'intérêt de proposer une présentation précise, sérieuse, de diverses pathologies sexuelles, qui d'ailleurs ne se ramènent pas toutes à la perversion. Krafft-Ebing parle aussi, par exemple, de l'anesthésie ou de l'hypoesthésie sexuelle, c'est-à-dire de ces sujets pas ou peu sensibles au désir sexuel. Et donc, le fait de traiter dans le même livre la perversion et par exemple l'anesthésie sexuelle, fait des perversions, non pas une monstruosité mais un objet d'étude comme les autres, parallèle à d'autres objets d'étude, ce qui évidemment est une approche intéressante. Dans le chapitre XIX de son livre, il tente une théorisation. Il va penser la perversion plutôt dans l'ordre de l'incapacité. Le pervers est quelqu'un dont le désir sexuel ne peut pas ou ne peut s'éveiller ou être éveillé par les seuls charmes de l'autre sexe. Krafft-Ebing fait une remarque intéressante parce qu'elle lie la pathologie au social : il note que la civilisation, qui donne par exemple une place privilégiée au vêtement, donc prioritairement à la personne qui le porte, favorise la perversion, à commencer par le fétichisme. Mais on s'attardera surtout sur l'idée d'incapacité avec toutes les conséquences qu'elle peut avoir. L'incapacité de la jouissance normale, ou dite normale, représente au fond pour le pervers une contrainte qui lui dicte ses actes. Comme il ne peut pas jouir selon les modes considérés comme

normaux, il va devoir chercher autre chose. C'est cette contrainte qui fait que Krafft-Ebing s'étonne de voir les pervers dissimuler leur perversion devant les tribunaux, lorsqu'ils sont accusés d'un crime lié à cette perversion. « S'ils faisaient état de leur vie sexuelle à la normale, dit-il dans le chapitre XX de son livre, ils pourraient se ménager un jugement plus clément. » Cela vous étonne peut-être, vous voyez comme nous sommes loin aujourd'hui de telles idées. Aujourd'hui nous faisons plutôt comme si un crime commis par un pervers, commis en quelque sorte comme conséquence d'une perversion, c'était un peu plus qu'un crime. Et il n'est pas sûr que considérer les choses comme ça, ce soit un progrès. Il y avait eu, il y a quelques années, un livre assez critique, assez intéressant, au titre assez amusant : *Le crime était presque sexuel*. Comme si un crime sexuel était vraiment la quintessence du crime.

J'en viens à Freud. Freud parle, lui, du développement pulsionnel de l'enfant, parce qu'il pense que ce développement pulsionnel est déterminant dans l'existence de l'adulte. Alors, à partir de cela il va y avoir deux temps chez Freud, qui chacun, chacun de ces deux temps théoriques, généraux, va conduire à une théorie de la perversion spécifique, différente en quelque sorte, de ces deux temps. Je pense qu'on ne comprend rien aux perversions, en tout cas dans l'approche psychanalytique si on ne se réfère pas à ces deux théories.

Le premier temps de l'élaboration freudienne, va consister à montrer qu'il y a une sexualité infantile. Et que la sexualité infantile ne s'ordonne pas comme celle de l'adulte autour du primat génital. Chez l'adulte généralement, ce que pense Freud, ce qu'on considère généralement, chez l'adulte, la sexualité serait essentiellement génitale, en faisant entrer en jeu l'appareil génital. Elle fait entrer aussi en jeu d'autres parties du corps, pensons simplement au baiser. Mais les pulsions partielles qui passent par ces autres parties du corps seraient au service de la pulsion génitale.

Chez l'enfant, cela ne se présente pas ainsi. Dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, qui date de 1905, Freud écrit que des activités infantiles très diverses, comme la succion chez le bébé ou encore la rétention des selles : « ces activités peuvent être désignées comme le lieu de satisfactions sexuelles ». On sait que ça a fait scandale mais il faut bien savoir pourquoi. Ce n'était pas tellement que Freud évoquait une sexualité infantile, en réalité les éducateurs savaient bien qu'il existait par exemple une masturbation infantile. Quel était le problème ? Le problème c'est que pour éclairer en quoi ce qu'il décrivait constituait une sexualité, Freud était amené à rapprocher la sexualité infantile de la sexualité perverse. Dans les perversions, qu'il s'agisse du fétichisme, du voyeurisme, du sadisme, la satisfaction du sujet n'est pas forcément liée à une activité génitale, elle est même généralement pas liée principalement à ça. Elle concerne d'autres objets et d'autres zones du corps ou encore elle peut avoir d'autres buts que l'accouplement. C'est même ainsi qu'on la spécifie comme perverse. Ces autres buts, ça peut être surprendre la nudité de l'autre, le voyeurisme, ça peut être d'infliger à l'autre une souffrance, le sadisme, etc.

Alors Freud a décrit ces différentes activités en rapport avec différents moments de la pulsion : ce que Abraham surtout a appelé « des stades ». Stades où la satisfaction existe mais où elle n'est pas génitale, puisque l'enfant n'a pas accès à la génitalité. Vous savez sans doute qu'à cet égard, l'enfant est décrit par Freud dans ces travaux-là comme « pervers polymorphe ». Entendons par là qu'il n'est pas un pervers spécialisé, comme l'est le pervers adulte qui a élu une sexualité spécifique et c'est de celle-ci qu'il jouit, pas d'une autre, un exhibitionniste n'est généralement pas un masochiste, chacun a son territoire. L'enfant lui, peut passer avec une certaine plasticité d'une satisfaction à une autre. Il peut être sadique, généralement c'est avec des petits animaux, il peut être voyeur, il peut être exhibitionniste. Mais ce qu'il y a d'intéressant dans tout cela c'est que dire les choses comme ça, c'est rappeler qu'à un moment dans la théorie de Freud, celui-ci montre que les perversions qui sont loin d'être des monstruosité, qui ne concerneraient qu'une petite partie de la population, constituent une possibilité pour chacun : en quelque sorte il suffirait de continuer comme on a commencé, dans

le fond ! Ce qui ne veut pas dire que nous sommes tous pervers ! Il y a une certaine présentation de la pulsion dans l'enfance à laquelle nous avons, pour une très large part, renoncé et dont la remise en actes, la remise en mouvement pourrait constituer la perversion proprement dite. Il faut cependant avancer parce que, si Freud a d'abord dit que la sexualité infantile est désorganisée, qu'elle n'est pas unifiée par la génitalité, comme peut l'être la sexualité de l'adulte, Freud modifie ensuite cela. Il le modifie en disant qu'il y a au moins chez l'enfant un primat, mais non pas un primat de la génitalité, mais un primat du phallus. Primat du phallus qui va organiser donc, la sexualité infantile. Ça, vous le trouverez dans un texte qui est court mais fondamental : *L'organisation génitale infantile* datant de 1925 qui doit être dans un recueil qui s'appelle *La vie sexuelle*. Dans ce texte, Freud affirme que la vie sexuelle de l'enfant se rapproche de la vie sexuelle de l'adulte, beaucoup plus qu'il ne l'avait cru jusqu'alors. Il rectifie en quelque sorte les trois essais. « Il y a, dit-il dans ce petit texte, une organisation génitale infantile. Mais le caractère principal de cette organisation génitale infantile est en même temps ce qui la différencie de l'organisation génitale définitive de l'adulte. Il réside en ceci que pour les deux sexes, un seul organe génital, l'organe mâle joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital mais un primat du phallus. »

Que veut dire Freud ?

Il fait allusion au fait qu'il y a toujours, chez les jeunes enfants — c'est au moins ce qu'il estime à cette époque — qu'il y a toujours un moment où la différence sexuelle est méconnue. C'est-à-dire que même lorsqu'il est confronté à une petite fille, un garçon peut penser que la petite fille disposait d'un même instrument que lui, qu'on le lui a simplement enlevé. Et même confronté à un garçon, une fille peut penser que ce même instrument lui poussera. On pourrait bien sûr remettre cette théorie en question, on pourrait dire qu'elle généralise trop et que surtout qu'elle est un peu dépassée et qu'aujourd'hui, où les enfants sont mieux informés, cela ne se passe pas comme ça. Mais après tout, ce primat du phallus éclaire des faits de l'expérience. Et je dirais qu'on conçoit d'autant mieux ça, d'autant plus facilement que Freud dit : « Un seul organe joue un rôle pour les deux sexes. » Parce qu'au fond, s'il y en a un seul pour les deux sexes, il est clair qu'il ne s'agit pas d'un organe réel : dans la réalité chacun a le sien ! Il s'agit plutôt d'un symbole. Si vous voulez, même si chez Freud, les choses ne sont pas extrêmement claires, ce qu'il faut arriver à penser c'est que le pénis dont il parle au fond, il ne l'appelle d'ailleurs pas pénis mais phallus, pourquoi ? Parce que précisément il ne s'agit pas tellement de l'organe au sens biologique mais de cet organe en quelque sorte qui vaut comme symbole, qui entre dans un champ symbolique.

**Alors en quoi cela va nous intéresser par rapport aux pervers ?**

Eh bien pour le comprendre, il faut se référer à des travaux de Freud sur une perversion bien spécifique et qui se trouve avoir joué pour les psychanalystes un rôle fondamental. Cette perversion constitue une sorte de porte d'entrée pour l'ensemble du champ des perversions. Cette perversion c'est le fétichisme. Il y a un article de Freud qui date de 1927 et qui porte comme titre précisément *Le fétichisme* publié dans un recueil qui s'appelle *La vie sexuelle*. Freud dit dans cet article, je le cite : « Le fétiche est le substitut du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit enfant et auquel nous savons pourquoi il ne veut pas renoncer. » Il faudrait expliquer cette phrase et peut être au fond, pourrait-on partir de trois petits mots dans l'incise : « nous savons pourquoi ». Ces mots au fond renvoient à ce à quoi j'ai fait allusion : Freud pense que le petit garçon comme la petite fille a eu cette idée que la femme a, ou devrait avoir, un organe semblable à l'organe masculin. Ce qui veut dire aussi que le jeune garçon dès lors, pourrait craindre inconsciemment, si les femmes sont dépourvues de cet organe, que lui-même pourrait perdre le sien. Si elles ne l'ont pas, c'est qu'elles l'ont perdu et qu'est-ce qu'il faudrait faire pour que je ne risque pas moi-même de le perdre. Ce sont là sans doute des pensées inconscientes. Le jeune garçon perdrait par exemple le sien en guise de punition de désirs répréhensibles. Alors, ce que décrit Freud là, ce qui introduit à des choses que l'on va

retrouver un peu plus loin, notamment si je le mène jusque-là, ce que décrit Freud c'est ce qu'il appelle l'angoisse de castration. Et Freud pense donc que le jeune garçon préfère ne pas voir que la femme n'a pas de pénis, ça l'aide à surmonter cette angoisse de castration. Et le fétichisme se constitue avec ce refus de voir. Je vous ai dit bien sûr que l'on pourrait contester ces analyses : on pourrait se dire que ce n'est pas comme ça dans les familles où l'enfant a appris très tôt à reconnaître la différence anatomique qu'il y a entre les sexes.

Mais Freud lui-même, justement, dépasse ce niveau. Il ne reste pas à dire que le fétichiste, comment dire, est particulièrement centré sur le pénis féminin. Il dit plutôt qu'il n'est pas juste que l'enfant ayant observé une femme, a sauvé sans modifier, sa croyance. Sa croyance dans le pénis féminin..

Pourquoi ? Parce que dans le psychisme de ce sujet, c'est d'ailleurs au fond ce que l'on obtient à partir de l'analyse des sujets fétichistes, dans le psychisme de ce sujet, la femme possède bien un pénis mais celui-ci n'est plus le même qu'il était avant sa perception : quelque chose d'autre a pris sa place, le fétiche. Au fond, ce qu'apprend le travail analytique, la cure, c'est cette substitution par quoi un fétiche est venu remplacer ce pénis. Vous voyez que si ce jeu de substitution est possible, c'est que là encore, il ne s'agit pas vraiment d'un organe, en tout cas pas d'un organe réel. Il s'agit, comme je vous l'ai dit, de quelque chose qui se situe au niveau symbolique et peut-être est-ce le moment de rappeler que ce qui est symbolique, un mot par exemple, renvoie toujours à un objet qui peut manquer. Si je dis le mot « éléphant », je dis ça parce que c'est un exemple célèbre de Lacan, si je dis le mot « éléphant », c'est pour ne pas à avoir à l'amener avec moi !

Eh bien ce que nous appelons « phallus », vaut comme symbole d'un manque fondamental, le manque, on va dire, après tout que ce soit pour le garçon ou pour la fille, le manque d'une jouissance absolue, de quelque chose qui serait la jouissance pour l'un comme pour l'autre, quelque chose qui appartiendrait aussi bien à l'homme qu'à la femme, quelque chose qui serait sans limite. C'est un peu ça que nous appelons phallus : ce qui vient signifier le désir mais aussi la limite ou l'absence de limite. La limite étant alors ce que nous appelons castration.

Et alors, si j'ai fait tout ce chemin, c'est pour aboutir à ce que je considère comme la première théorie forte de la perversion dans la psychanalyse, parce que perversion infantile, c'est un peu descriptif, mais là, vous avez une analyse forte selon laquelle le pervers, on va le dire comme ça, c'est ce que dit Freud, le pervers dénie la castration. Il ne veut rien en savoir, il dénie la limite de la jouissance. Disons même qu'au-delà du pénis féminin, il pense que tout est possible ou que tout est autorisé. Et voyez comment, au-delà même de ses goûts particuliers, il y a une position subjective tout à fait spécifique du sujet fétichiste. Qui d'ailleurs est éclairante pour la plupart des perversions puisqu'on a relevé que dans la plupart des perversions, il y a des éléments fétichistes. Je vous ai dit tout à l'heure que les perversions étaient spécialisées mais le fétichisme a un rôle particulier. C'est-à-dire que dans le sadisme, il y aura un fétichisme par exemple du fouet, qui vient en quelque sorte représenter la valeur de la jouissance suprême.

**Puisque j'ai parlé de déni de la castration, est-ce que cela voudrait dire que le pervers s'enferme dans un pur et simple rejet de la castration ?**

Là j'aborde quelque chose que j'ai été un petit peu découpé dans le texte de Lacan, qu'on ne repère pas toujours de manière très claire : Est-ce que le phallus, chez le pervers, ne peut jouer que de façon présentifiée ? Donc, c'est ça qu'on appelle le déni du manque, c'est que là où il y avait manque, quelque chose vient de présentifié, de positivé, de visible à la place. Disons que le pervers essaye de s'assurer de ce qui est l'objet même du désir, de manifester qu'il sait ce qu'est cet objet, qu'il peut mettre quasiment la main dessus.

Généralement, un sujet qui n'est pas pervers perçoit à quel point l'objet désiré n'est pas désiré de façon absolue ou définitive. Au fond, nous le savons tous par notre expérience, il y en a peut-être qui ont une expérience de thérapeute, d'écouter parler mais après tout, l'expérience

individuelle fait tout aussi bien l'affaire : chacun sait que le désir peut se déplacer, qu'il peut y avoir des obstacles ou ce que vous voudrez. Par exemple, lorsque cet « objet » du désir, lorsque cet objet est un autre sujet, celui-ci peut être plus ou moins bien disposé, donc, c'est fragile. Mais le pervers, lui, s'il élit un objet inanimé, une chaussure par exemple, le sujet pourrait croire que cet objet répondra toujours à l'appel, il sera toujours disponible, c'est cela nier la castration.

Mais est-ce qu'il faut en rester là ?

Et c'est là-dessus que je voudrais essayer de faire un peu bouger cette représentation de la perversion.

Freud déjà dit cela à sa façon. Selon lui, le fétichiste dénie la castration, MAIS, et c'est une des choses importantes de ce texte sur le fétichisme : à un certain niveau, le fétichiste reconnaît la castration. Sinon, ce serait un psychotique. Ce serait un véritable délire. Il aurait ce délire selon lequel les femmes ont réellement un pénis.

Donc le fétichiste dénie et reconnaît en même temps, c'est-à-dire qu'il est dans le clivage : d'un côté il sait bien que les femmes n'ont pas de pénis mais d'un autre côté, son comportement montre bien qu'à un certain niveau, il nie la différence des sexes.

Ce clivage, vous l'apercevez dès lors que vous écoutez un sujet. On n'a pas souvent l'occasion d'en rencontrer mais enfin, ça arrive ! Un sujet qui n'apprécierait que les femmes portant des bottes, ces femmes pour lui seraient des femmes phalliques : avoir des bottes c'est être phallique, mais pour lui ça irait un peu plus loin, il faudrait vraiment qu'elles portent des bottes.

Est-ce que ça exclurait tout manque ?

Je pense plutôt qu'il y aurait un jeu avec le manque. Ne serait-ce que parce que quand il leur demanderait ou imposerait de porter ces bottes, par là même, c'est lui qui aurait le phallus. Elles l'auraient mais, en quelque sorte, elles ne l'auraient pas vraiment. Elles l'auraient sur ce mode un peu forcé du jeu. Et donc elles l'auraient mais elles en manqueraient en même temps.

Le clivage serait très visible.

Alors, ce genre d'inflexions par rapport à la perversion, Lacan va le pousser assez loin. Par exemple, il parle à un moment donné de l'exhibitionnisme. Et il affirme que l'important n'est pas le fait que soit montré le pénis réel dans l'exhibitionnisme.

« L'exhibitionnisme, dit-il, c'est un pantalon qui s'ouvre et qui se ferme. C'est la fente dans le désir. »

Qu'est-ce que ça veut dire ? Disons que ce qui compte pour l'exhibitionniste c'est la surprise, mais la surprise liée à une ouverture. Disons métaphoriquement : le moment où le tissu de l'échange social se trouve déchiré par un écart qui, assez brièvement, montre ce qu'il est interdit de montrer.

Alors, plutôt que d'en rester seulement dans l'idée d'un déni de la castration, il me semble que de tels textes permettent de penser que l'objet de la perversion garde une dimension de coupure. Elle est même là, mise en valeur : la fente dans le désir. Ce qui, en principe, ne s'ouvre que d'une façon relativement réglée par des codes sociaux, disons platement le pantalon, ce qui pourrait aussi bien symboliser l'accès au désir de la fermeture qui vient dissimuler le désir. Eh bien ici, le pervers prétend en faire non pas une alternance, une alternance du possible et de l'impossible, mais le privilège de pouvoir en jouer sans restriction.

Alors c'est là que je vais faire un pas de plus, ou plutôt deux.

La première chose va être de tenter de spécifier quel est l'objet en jeu dans la perversion. On croit qu'on pourrait savoir, on croit comprendre, ce serait le phallus. Ce n'est pas exactement ce à quoi Lacan en vient.

Il dit que dans l'exhibitionnisme, l'objet n'est pas forcément le pénis. Il dit : " c'est un pantalon qui s'ouvre et qui se ferme." C'est sans doute vrai, mais peut-être pas tout à fait non plus. Il vous suffira de réfléchir un moment à l'exhibitionnisme, ou mieux encore, vous pourrez

mettre en relation l'exhibitionnisme avec la forme inverse de la pulsion qui est en jeu ici, disons le voyeurisme puisque chez Freud le voyeurisme et l'exhibitionnisme sont l'inverse l'un de l'autre. Il suffit donc de mettre en jeu exhibitionnisme et voyeurisme pour arriver à une conclusion très simple : s'il y a un objet que l'exhibitionniste vise, s'il y a un objet que le voyeur fait fonctionner, c'est le regard.

Alors, qu'est-ce que le regard ?

Déjà, la perversion nous l'enseigne : c'est ce qui, de façon accentuée chez certains, un peu moins accentuée chez d'autres mais après tout, qui n'aime pas regarder ? Hein ? c'est ce qui peut provoquer une jouissance.

Mais soyons alors un peu plus précis. Si on repart de Freud et si on admet que les trois essais rendent bien compte de l'expérience, on s'aperçoit qu'il y a des objets qui donnent à l'enfant la plus grande jouissance, le sein maternel, la libre disposition des selles, des fèces : ce à quoi il a dû renoncer.

Mais peut-être pouvons-nous ne pas en rester aux objets freudiens. De même que l'adulte ne joue plus avec ses excréments, ni d'ailleurs en principe avec les "saletés" qui pourraient y faire penser, de même, il doit éviter de choquer la pudeur donc de provoquer un regard, il doit éviter de se dévêtir, hors certaines circonstances particulières ! Ou encore, il doit éviter de porter sur autrui un regard trop appuyé. Il y a beaucoup de femmes qui se sentent plus gênées lorsqu'elles perçoivent un regard. Alors si vous acceptez de distinguer d'un côté le petit autre, le partenaire et de l'autre côté le champ où s'organise le rapport du sujet avec ses partenaires, le grand Autre, disons que dans le champ de l'Autre, il y a des objets exclus de l'échange (le sein, les fèces, le regard...) Et c'est là qu'on peut dire que ces objets, avec Lacan, on peut leur donner un nom : ces objets, Lacan les appelle objet "a".

Vous comprendrez à partir de là que Lacan ait pu dire, et ça me paraît un point fort d'une théorie de la perversion, que le pervers est celui qui va restituer ces objets dans le champ de l'Autre. Le voyeur, l'exhibitionniste sont des sujets qui réintroduisent le regard dans un champ, celui de l'existence sociale, dans un champ dont il est en principe exclu.

Alors il y a là une clé déjà, particulièrement efficace : dans la perversion, l'objet "a" ne se présenterait pas sous la forme ordinaire. Si ordinairement il se trouve exclu, négativé, dans la perversion, il se trouve présentifié, disons positivé. Très différent de l'objet manquant qui déclenche le désir dit "normal" ou du névrosé. Mais on ne peut pas en rester là

### **Voyons quelles sont les thèses paradoxales de Lacan ?**

Une des thèses les plus paradoxales de Lacan sur la perversion, c'est de nous dire que le pervers se fait l'instrument de la jouissance de l'Autre. Qu'est-ce que ça veut dire ? Un peu plus haut j'ai évoqué l'Autre comme le lieu où s'organise le rapport du sujet avec ses semblables. Ce lieu, c'est avant tout celui du langage, ce langage qui au fond nous détermine. Mais ce lieu c'est en même temps celui où nous cherchons une vérité, une garantie pour notre désir et de ce fait, nous incarnons volontiers ce lieu. C'est-à-dire que quand nous parlons, dans les mots mêmes que nous employons, quelque chose va venir nous mettre sur la voie de ce qu'est notre désir. Mais on peut aussi incarner en quelque sorte celui qui aurait créé le monde en même temps que la langue, et nous lui donnons volontiers à ce lieu, une figure divine. Eh bien Lacan peut dire que le pervers est celui qui se fait l'instrument de la jouissance de l'Autre, disons de la jouissance de quelque divinité. Il dit même que le pervers c'est un homme de foi, un croisé. C'est un peu plus simple à saisir quand on a eu en analyse des sujets pervers, parce qu'on s'aperçoit que la question : "Qui est-ce qui jouit ?" est loin d'être évidente dans la perversion.

"Qui est-ce qui jouit dans la perversion ?" Eh bien il faut répondre que ce n'est sans doute pas le sujet.

Bon, un voyeur a sans doute une satisfaction génitale en épiant par un trou de serrure une femme qui se déshabille. Ça, c'est l'exemple du XIXe siècle, de nos jours il est plus simple d'aller sur internet ! Bien sûr, le pervers, il jouit mais au fond il faut quand même se poser une

question. J'en reste à la jouissance difficile du pervers du XIX<sup>ème</sup> : ce pervers-là, au fond, il sait qu'il pourrait en voir plus ailleurs que ce qu'il aperçoit à peine par le trou de la serrure, il pourrait aller à la plage ! Ce que va dire Lacan dans le *Séminaire XI* c'est que, ce que le voyeur cherche à voir, c'est l'objet en tant qu'absence. Ce qu'il trouve, c'est une ombre derrière le rideau, ce n'est pas une femme de la réalité sensible, immédiate. Elle est autre, elle est rendue autre, autre que les femmes qu'il côtoie, par le dispositif. C'est un dispositif qui d'une certaine manière, l'efface puisqu'il la voit à peine, mais qui en même temps lui donne une valeur exceptionnelle.

Alors, il se trouve qu'on peut encore une fois renverser, parce qu'on peut dire là, à la fois que le pervers c'est celui qui se voue à la jouissance de l'Autre mais, on peut dire aussi que le pervers dans un second temps, peut s'identifier à cette jouissance de l'Autre. Il peut s'identifier à un autre jouisseur : l'Autre par exemple qui fait la loi. Il peut se prétendre être la source de la loi comme l'étaient par exemple, les personnages du Marquis de Sade. Mais alors, tout cela est intéressant pour aller au-delà même de la perversion. Cela peut être intéressant pour saisir ce que le pervers peut nous apprendre sur la jouissance en général.

Mais qu'est-ce que moi, je pourrais vous dire, au fond : soit que le pervers se fasse l'instrument de la jouissance de l'Autre, soit qu'il s'imagine être l'Autre pour assurer sa jouissance, il nous apprend quelque chose d'essentiel, c'est que pour saisir ce que c'est que la jouissance, il faut partir de l'Autre. Pour le sujet humain, c'est d'abord l'Autre qui jouit et le sujet ne fait que tenter de récupérer une partie de cette jouissance soit en se faisant l'instrument de la jouissance de l'Autre, soit en s'imaginant être l'Autre qui jouit. Mais, lorsque je vous dis tout cela, j'élargis notre question.

Je ne parle plus seulement de ce que c'est que la perversion, mais de ce que c'est que la jouissance.

Alors, tant qu'à élargir notre question, j'en viens aux enjeux contemporains. Il n'est pas rare aujourd'hui que les psychanalystes fassent état d'une mutation de la subjectivité, mutation elle-même liée à des mutations dans le social. Ainsi, Jean-Pierre Lebrun par exemple, qui tente de rendre compte dans plusieurs livres d'un rapport nouveau à la jouissance, un rapport qui tend à devenir direct, sans limite, un idéal d'entière disponibilité d'objet de jouissance. Jean-Pierre Lebrun parle donc d'une perversion ordinaire. C'est même le titre d'un de ses livres *La perversion ordinaire*. Donc, vous voyez ici que le concept de perversion est utilisé ici pour rendre compte de ce qui, à son sens, ne va pas dans notre société. Que faut-il penser de ce type d'approche ? Moi, ça me paraît tout à fait convenir mais j'ajouterais cependant qu'il faut faire attention. Parce que certes, la perversion peut constituer un modèle pour penser la satisfaction triviale du sujet contemporain, satisfaction bien pauvre et répétitive mais, là encore je vais ajouter un nouveau renversement : Lacan a pu dire également sur la perversion des choses très différentes. Deux fois au moins, ça apparaît à la fin de ses séminaires, alors que ses auditeurs ne s'y attendent pas spécialement. Par exemple, ses quelques lignes sur la fin de son *Séminaire VIII* sur le transfert :

"Si la société entraîne, par son effet de censure, une forme de désagrégation qui s'appelle la névrose, c'est en un sens contraire d'élaboration, de construction, de sublimation, disons le mot, que peut se concevoir la perversion quand elle est produit de la culture."

Voilà une nouvelle surprise, qu'est ce que Lacan veut dire ici ?

Il reprend le thème freudien du malaise d'inculture, à savoir que pour Lacan comme pour Freud, la civilisation peut mettre le sujet face à une censure qu'il ne peut pas assumer. Il assume certaines censures mais il y en a où, à la fois il les accepte mais en y étant mal à l'aise, malaise de la civilisation, et cela produit la névrose. Quand c'est le cas, ce serait semble-t-il donc selon ce que dit Lacan, la perversion qui, par son projet transgressif, viendrait ouvrir à l'homme un champ nouveau.

A cet égard, n'oubliez pas que ce qui assez souvent était hier considéré comme

perversion peut apparaître aujourd'hui comme une forme acceptable de la vie. On a pendant très longtemps pourchassé les homosexuels comme pervers, jusqu'à ce que peu à peu un champ nouveau ait été ouvert. Non pas que la pratique n'existait pas avant mais qu'elle n'a pas la même place dans la culture lorsqu'elle est admise. Alors n'oublions pas que si la perversion est transgression, d'une certaine façon, elle n'est pas simplement la pratique répétitive d'un individu qu'on s'imagine, comme on voudra d'ailleurs, mais elle est aussi, d'une certaine manière une pratique qui a une face sociale et qui, en tant que face sociale, dans certaines conditions et sous certaines formes, permet que certaines choses se déplacent dans la culture.

Voilà, ça me paraît important si l'on ne veut pas retomber dans un certain rigorisme que la révolution freudienne nous avait permis de dépasser. Je suis parti d'ailleurs du discours commun avec la façon dont il stigmatise les pervers à travers les pédophiles mais, même si par ailleurs il est tout à fait légitime de protéger les enfants, il est aussi important de ne pas faire du pervers, quel qu'il soit, un être hors de l'humanité. Il fait partie de l'humanité et parfois il ouvre un champ nouveau.

Le point sur lequel j'ai relativement récemment travaillé concerne entre autre cette question du clivage.

Cette approche j'y ai été conduit en accentuant le rapport de la perversion à l'angoisse. Étant entendu que l'angoisse n'est pas une donnée éliminable de la condition humaine comme parfois on le croit: les gens vont voir un thérapeute en lui disant, faites quelque chose, je suis angoissé! Certes, mais ne croyez pas que votre angoisse va disparaître! Vous le serez peut être un petit peu moins, mais l'angoisse ça fait partie de vous, comme ça fait partie de chacun. L'angoisse m'apparaît de plus en plus comme faisant partie de la condition humaine.

Alors, dans l'exposé lui-même, j'ai parlé d'angoisse comme angoisse de la castration, ce qui est l'approche freudienne: les angoisses du sujet, répètent l'angoisse de la castration. L'angoisse de la perte, du manque, de la privation, pourquoi pas parfois l'angoisse de l'abandon, c'est par là qu'il prend les choses.

Lacan considère que c'est très différent. Lui n'a pas dit que l'angoisse est liée à cette série de phénomènes: perte, privation, castration ect. Donc à un manque. Lacan dit plutôt que "l'angoisse, c'est ce qui se profile lorsque le manque vient à manquer." C'est à dire lorsque cet objet de jouissance, disons, chacun d'entre nous, à l'arrière-plan de son désir a un objet de jouissance fondamentalement perdu. Le sein maternel, c'est une métaphore, cela métaphorise que l'objet est perdu. Pour Lacan, l'angoisse va surgir lorsque le sujet est confronté de façon trop directe à un objet de jouissance, non pas à la perte de l'objet de jouissance, mais à l'objet lui-même.

Pendant un certain temps, j'ai maintenu qu'il y avait ces deux éclairages. Ce n'est que récemment que je me suis dit que ce n'était pas possible de laisser ça séparé. C'est à dire que sans doute, dans la clinique, il fallait unir les deux points de vue. Et c'est vrai, il n'est pas toujours facile de savoir ce qui angoisse vraiment tel ou tel sujet. Est-ce que tel sujet que j'écoute veut être débarrassé, version lacanienne, de l'objet auquel il aurait dû renoncer et que les particularités de son histoire ont laissé présent ou partiellement présent? Cet objet qui continue de l'encombrer comme a pu le faire, par exemple, la sollicitude d'une mère toujours sur son dos? C'est ça l'exemple type, c'est la mère en temps que le sujet n'arrive pas à se détacher d'une jouissance liée au rapport à cette mère.

Donc, est ce que le sujet est angoissé par ça ou bien alors, parce qu'il a l'espoir de garder ce qui reste, ce qui porte la trace d'une relation privilégiée à sa mère, à laquelle il n'arrive pas à renoncer?

C'est à dire, est ce qu'il est angoissé du manque qu'il pressent possible dans la relation à la mère ou dans quoi que ce soit qui viendrait la remplacer?

Cette opposition de ces deux approches, c'est une question que je rencontre souvent dans ma pratique et je me dis au fond que peut être, le sujet est-il angoissé du fait qu'il se situe entre ces



deux positions, qu'il est en quelque sorte divisé entre ces deux positions. Il ne sait pas ou il en est. Il est dans une relation un peu folle, passionnelle avec quelqu'un et il ne sait pas s'il doit continuer ou s'en aller et au fond, il ne sait pas ce qui l'angoisse, si c'est la poursuite ou la séparation.

Alors je dirais que la perversion constitue sans doute une façon de répondre à la fois aux deux faces de cette angoisse.